Ami du Clergé du 18 novembre 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Journée du Secours Catholique. — Année mariale, année de charité, 377.
Avent. — « Les obstacles à l'avènement du Seigneur ». I. La vallée à exhausser : l'indifférence, 378.
Immaculée Conception. — Deux solennités : l'Immaculée, Reine de l'univers, 380.
Notre-Dame de toute l'année. — XV. Fête de la Médaille miraculeuse (27 novembre) : Son histoire, 382.
Le Prêtre et l'Action Catholique. — IV. Les idées-maîtresses de l'A. C., 384.

JOURNÉE DU SECOURS CATHOLIQUE

(21 novembre)

ANNÉE MARIALE, ANNÉE DE CHARITÉ

La charité chrétienne se développe par l'exercice

Dans sa prière pour l'Année mariale, le Saint-Père s'adrese à la Vierge par ces mots : « O Marie, Mère Immaculée de Jésus et notre Mère, saisis par la splendeur de votre céleste beauté et pressés par les angoisses de ce temps, nous nous jetons entre vos bras... » Dans son encyclique **Fulgens Corona,** le Pontife énumère quelques-unes des angoisses les plus pressantes du siècle : « Que tous demandent, en priant la divine Mère, le pain pour les affamés, la justice pour les opprimés, la patrie pour les réfugiés et les exilés, une maison hospitalière pour les sans-toit, la liberté qui leur est due pour ceux qui furent injustement jetés en prison ou dans des camps de concentration ; le retour si désiré dans leur patrie pour ceux qui sont encore prisonniers, tant d'années après la fin de la guerre, et qui dans le secret soupirent et gémissent ; pour ceux qui sont aveugles de corps ou d'âme, la joie de la brillante lumière. Et qu'à tous ceux qui sont divisés entre eux par la haine, l'envie, la discorde, ils obtiennent par leurs prières la charité fraternelle, l'union des esprits et cette tranquillité active qui est fondée sur la vérité, la justice et les bonnes relations mutuelles. »

* *

C'est vraiment une liste des tâches les plus marquantes de la charité chrétienne. L'Encyclique nous indique magistralement la voie à suivre afin que nos prières, adressées à la Vierge Immaculée et Mère de Miséricorde, transforment chaque chrétien, l'amenant à cette charité agissante en faveur de tous ceux qui sont accablés par « les angoisses du siècle » ; afin que cette année soit une année spéciale de grâce et de prières apportant le renouveau des cœurs dans la vraie charité chrétienne envers le prochain.

C'est donc le Chef de l'Eglise qui rappelle à tous les fidèles leur devoir de charité. N'est-il pas vrai que c'est nous-mêmes qui avons contribué au certain discrédit avec lequel l'activité charitable est aujourd'hui regardée par ceux-mêmes qui en ont le plus besoin: C'est donc à nous, les premiers, de faire notre examen de conscience.

* *

La Charité est une vertu théologale infusée en nous chrétiens comme un don divin au moment du baptême ; cette vertu est un « habitus », une qualité qu'il faut maintenir vivante par une action suivie, c'est-à-dire par des actes incessants. Or, si d'une part notre charité n'est rien, si elle ne s'inspire pas continuellement de la foi, la foi, d'autre part, deviendrait stérile si elle ne se manifestait pas par l'exercice de la charité. Voilà à quoi le chrétien doit se distinguer dans le monde, comme le dit S. Jean : « C'est à ce signe que l'on reconnaitra que vous êtes mes disciples : si vous vous aimez les uns les autres » ; et le pèlerinage du chrétien dans ce monde sera jugé à la fin par les œuvres de miséricorde que l'on aura faites (Evangile saint Matthieu).

* *

La charité développée par l'exercice fait donc partie de l'existence du chrétien. Il se peut qu'au courant de ces dernières années, l'accent de notre éducation ait été trop mis sur d'autres aspects : nous avons formé le militant d'Action Catholique, nous avons constitué des organisations spécialisées pour les divers groupes professionnels et les différentes catégories sociales, nous avons cherché à leur donner de sains principes doctrinaux pour affronter chrétiennement les problèmes de la vie, et pourtant je me demande si, dans toute cette œuvre éducatrice, on n'a pas peut-être négligé l'éducation de la charité, alors qu'aujourd'hui, plus que jamais, nous avons besoin de l' « homme charitable ».

L'homme charitable ne se forme pas en faisant appel à un sentimentalisme quelconque. Nous devons, au contraire, revenir à la source qui est Dieu même, Dieu qui est amour, Dieu qui est miséricorde. L'éducation de l'homme charitable doit commencer par cette notion pleine et vivante de Dieu. Nous devons être conscients de cette base théologique de notre charité.

Rappelons-nous Notre-Seigneur le Vendredi Saint : « **Quia misericordiam volui...** » Je désire la miséricorde et pas d'holocaustes. C'est le Christ lui-même qui a ajouté que, par la miséricorde ,les hommes doivent et peuvent devenir semblables au Père (Luc, VI, 36).

Il serait donc au moins inexact d'affirmer que l'éducation de l'homme charitable s'impose parce qu'il y a autour de nous des frères malheureux : elle est d'abord nécessaire pour nous-mêmes, parce qu'elle nous offre le moyen le meilleur de sortir de notre égoïsme et de notre isolement, et de compléter notre propre personnalité.

L'homme ne s'approche du Père qu'autant qu'il réalise cette miséricorde. « Nous savons que nous avons passé de la mort à la vie, car nous aimons nos frères. Qui n'aime pas, celui-là reste dans la mort » (I Jean, III, 14).

(*Notes publiées* par le Secours Catholique).
Mgr Carlo Brayer.

AVENT

LES OBSTACLES A L'AVENEMENT DU SEIGNEUR

(Isaïe, XL, 3 et 4).

SOMMAIRE

1er Dimanche : *La vallée à exhausser : l'indifférence.*
2e Dimanche : *La montagne à abaisser : l'orgueil.*
3e Dimanche : *Le chemin tortueux à redresser : la déloyauté.*
4e Dimanche : *Le chemin raboteux à aplanir : la peur de l'effort.*
FÊTE DE NOEL : *Par les chemins droits.*

I

1er Dimanche de l'Avent

L'INDIFFÉRENCE

« *Toute vallée sera exhaussée* » (Isaïe, XL, 4).

Nos quatre évangélistes ont appliqué à la mission de S. Jean-Baptiste le Précurseur, l'invitation du prophète Isaïe : « Voix de quelqu'un qui crie dans le désert : préparez le chemin du Seigneur ; rendez droits dans la solitude les sentiers de notre Dieu. Toute vallée sera exhaussée, toute montagne et toute colline sera abaissée ; les chemins tortueux seront redressés, et les raboteux aplanis » (Isaïe, XL, 3 et 4. Cf. : Mat., III, 3 ; Marc, I, 3 ; Luc, III, 4 ; Jean, I, 23).

Pendant ce temps de l'Avent, la liturgie nous donne surtout à réfléchir sur ce message de S. Jean-Baptiste. Quelle est la raison de ce choix ? Celle-ci évidemment : l'Avent n'a pas pour but unique ni principal de nous aider à commémorer le mystère de l'avènement de N.-S., selon la chair, dans l'étable de Bethléem, mais aussi et surtout celui de réaliser le mystère de son avènement spirituel dans les âmes.

Nous aurons donc profit à reprendre le détail du message du Précurseur, tel que le donnait déjà Isaïe, sous cette quadruple image de vallées à combler, de montagnes à renverser, de chemins tortueux à redresser, de chemins raboteux à aplanir. Par là sont signalés les principaux obstacles à l'avènement de Dieu dans les âmes : l'indifférence. l'orgueil, la déloyauté, la peur de l'effort. Et ce premier dimanche arrêtons-nous à l'indifférence ou mieux, à ses causes : *le bien-être, les affaires, le plaisir,* telles que nous les signalent les paraboles des festins.

I. — *Le bien-être*

Parmi les causes de l'indifférence au problème religieux, au salut, à l'avènement du Seigneur dans les âmes, il faut placer le bien-être, et même au premier rang. Dans la parabole du festin ou des invités discourtois, c'est la raison que met en avant l'invité qui se récuse le premier : « J'ai acheté une terre, et il faut absolument que j'aille la voir ; je t'en prie, tiens-moi pour excusé » (Luc, XIV, 18). Et n'est-ce pas un fait d'expérience que, de façon générale, nos contrées les plus favorisées des biens de la terre sont le plus souvent les plus indifférentes ?

Cela se comprend. L'homme tend naturellement au bonheur. S'il le trouve facilement ici-bas, il court le danger de ne pas chercher plus loin et de mettre sa fin suprême dans la possession et la jouissance des choses de ce monde.

Voilà pourquoi N.-S. insiste tant sur la difficulté pour les riches qui peuvent tout se procurer ici-bas, de se sauver. « Je vous le dis en vérité, difficilement un riche entrera dans le royaume des cieux. Je vous le dis encore une fois, il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le royaume des cieux » (Mat., XIX, 23-24). « Malheureux êtes-vous, riches, car vous avez votre consolation » (Luc, VI, 24). Et rappelez-vous les paraboles connues du mauvais riche et du riche insensé. Certes, en soi, la richesse n'est pas un obstacle radical au salut, mais elle constitue une tentation redoutable de « mettre son bonheur et sa confiance non pas en Dieu, mais seulement en ce qu'on possède » (Ps. LI, 9).

L'Avent, c'est le temps de la réflexion sur l'inanité des biens de ce monde comme fin suprême de l'homme. Ils passent comme nous passerons. Et c'est bon sens la remarque courante, qu'on ne les emporte pas avec soi.

Aussi N.-S. concluait-il sa belle parabole des oiseaux du ciel et des lis des champs : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et tout cela vous sera donné par-dessus » (Mat., VI, 33).

Ne nous endormons pas dans la vallée plantureuse. Levons les yeux vers les cimes et vers le ciel. Nous sommes destinés. dans les desseins de l'amour infini de Dieu, à un bonheur qui ne finit pas. « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre où la rouille et les vers les rongent, et où les voleurs percent les murs et dérobent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel où ni les vers ni la rouille ne rongent et où les voleurs ne percent pas les murs ni ne dérobent » (Mat., VI, 19-20).

Le Fils de Dieu a voulu venir parmi nous dans le plus complet dénuement. Il en a agi ainsi afin de faire choc, de nous forcer à réfléchir, de nous détacher des biens de ce monde qui risquent de nous endormir dans l'indifférence. La grâce nous est donnée encore une fois, à ce rappel, de sortir de notre torpeur.

II. — *Les affaires*

Une autre cause d'indifférence, de négligence, d'insouciance du salut, ce sont les affaires. C'est l'excuse que se donne le deuxième invité de la parabole : « J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les essayer ; je t'en prie, tiens-moi pour excusé. » Tel est bien le motif qu'allèguent tant de personnes dans le commerce, les affaires, un service quelconque : nous n'avons pas le temps ; nous sommes trop occupés ; il faudrait n'avoir rien à faire.

Le danger est plus grand encore à notre époque qu'autrefois. La vie moderne, dans beaucoup de secteurs, a supprimé la trêve du dimanche qui laissait le temps de penser à Dieu et à son âme. Aujourd'hui il faut que la vie continue, surtout dans nos villes.

Soucieuse avant tout du bien des âmes, le bien suprême, l'Eglise a rompu avec des traditions séculaires. C'est ainsi qu'elle a permis la célébration de la messe le soir, afin de permettre à tant de fonctionnaires ou d'employés d'accomplir leurs devoirs religieux et de retremper leur âme. Et s'il en est pour comprendre et mettre à profit ces nouvelles dispositions de la discipline de l'Eglise — souvent des catholiques pour qui elles ne sont pas faites, mais qui les trouvent moins lourdes — combien qui n'y prennent pas garde et se croient dispensés de toute envolée en haut parce qu'ils sont accaparés par leur travail !

Ceux-là aussi traînent dans le bas-fond de la vallée sans lever le regard en haut. Ils auraient besoin de réentendre les rappels de Jésus : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui tombe de la bouche de Dieu. » Il leur faudrait relire et méditer la parabole du Semeur, dont les semailles sont étouffées par les soucis de la vie : *Sollicitudinibus vitæ*. Il leur serait nécessaire de revivre la scène de Jésus chez Marthe et Marie et de réfléchir à la réponse du Maître à Marthe tout absorbée par son travail : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous agitez pour beaucoup de choses. Une seule est nécessaire : Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera pas ôtée » (Luc, x, 41).

Cette bonne part, celle qu'on fait aux choses de son âme et de son éternité ne sera point ôtée en effet. Tout le reste passe ; la grande nuit vient de la mort où personne ne travaille plus ; à qui ira tout ce que nous avons amassé ici-bas ? Seules ces œuvres nous suivront qui auront eu valeur d'éternité.

Voilà donc le bien qu'il faut poursuivre pardessus tout tandis que nous en avons le temps : *dum tempus habemus, operemur bonum.* Il est de ces gens affairés qui reviennent au principal, au temps de la retraite ou de la vieillesse. Mais nous savons bien que vieillesse et retraite ne sont pas données à tous.

III. — *Le plaisir*

Enfin, autre cause de l'indifférence, le plaisir sous toutes ses formes. Il est symbolisé dans la parabole des invités discourtois par la réponse que fait l'homme qui vient de prendre femme : « Je viens de me marier, c'est pourquoi je ne puis venir... » Il ne prend même pas la peine de s'excuser comme les premiers.

C'est en effet une des illusions de l'homme de prendre les plaisirs pour le bonheur. De tout l'instinct de sa nature, il aspire au bonheur. Et il croit ou feint de croire que les plaisirs faciles et immédiats sont à la mesure du bonheur pour lequel il est fait. Tentation millénaire des hommes dont l'histoire du peuple élu lui-même témoigne : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis il se leva pour se divertir » (Exod., xxxii, 6) ; qui fut l'unique aspiration des nations païennes qui réclamaient de leurs empereurs du pain et des jeux : *panem et circences ;* qui reste le péril le plus à craindre, même après le message évangélique, pour les chrétiens eux-mêmes à cause du poids de notre corps, comme nous en avertit S. Paul (I Cor., x, 7).

Péril plus grand de la jeunesse qui s'éveille à la vie et qui est souvent la cause de l'abandon de toute une enfance de piété. Mais péril qui demeure à tous les âges, même si changent les plaisirs dont on trompe son besoin de bonheur. La parabole du Semeur, à laquelle je faisais allusion tout-à-l'heure, nous rappelle que ce sont aussi ces plaisirs qui étouffent la semence de la parole de Dieu.

Non, la vie n'est pas une partie de plaisir. Nous avons besoin de détente et de nous réjouir : la religion ne condamne ni les saines distractions ni les plaisirs honnêtes ; N.-S. lui-même justifiait l'allégresse de ses disciples devant l'austérité des pharisiens : « Les amis de l'époux peuvent-ils s'attrister pendant que l'époux est avec eux ? » (Mat., ix, 15) et l'Eglise aussi, même pendant ce temps de l'Avent comme pendant celui du Carême, nous invite à la joie : « Réjouissez-vous dans le Seigneur, je le répète, réjouissez-vous » (Phil., iv). Mais de là à faire de la vie une fête continuelle, il y a de la marge.

Aussi bien, cette invitation de l'Eglise et de l'Apôtre nous indique la source authentique de cette joie : *le Seigneur*. Le Seigneur connu, aimé, servi, auquel nous devons tout rapporter puisqu'il est le Seigneur. Dans une vie toute de plaisirs, il est le Seigneur méconnu, puisqu'il n'y a plus place pour lui, pour sa loi, pour ses droits ; il est le Seigneur dédaigné, puisqu'on préfère ces joies de la terre au bonheur qu'il nous offre ; il est le Seigneur désobéi et trahi, puisque l'on s'abandonne à des plaisirs qu'il interdit.

Ici encore il nous faut combler le terre à terre de la vallée pour faire au Seigneur une route praticable.

* *

En 1817, un livre parut en France dont Joseph de Maistre, traduisant l'impression commune, disait qu'il fut « un coup de tonnerre sous un ciel de plomb. » Il avait pour titre : *Essai sur l'indifférence en matière de religion.* Il aurait besoin de reparaître aujourd'hui, avec l'accent de notre siècle.

Avec son accent, mais avec les mêmes raisons. Car c'est à l'étouffement par le temporel que Lamennais attribuait la cause principale de l'indifférence religieuse de la société de son temps.

« ...Cette indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera ? Qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer ? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et celui qui produit la mort, nourris par le même sol

croissent au milieu des peuples, qui, sans lever la tête passent, étendant la main et saisissant leurs fruits au hasard... La cause première d'une si honteuse dégradation est moins la fatigue de notre esprit que son asservissement au corps. Subjugué par les sens, l'homme s'habitue à ne juger que par eux, ou sur leur rapport. Il ne voit de réalité que dans ce qui le frappe ; tout le reste lui paraît de vagues abstractions, des chimères. Il n'existe que dans le monde physique, le monde intellectuel est nul pour lui... Et, chose remarquable la culture des sciences physiques, qui avertissent l'homme à chaque instant de sa supériorité sur la brute, n'a servi qu'à fortifier en lui le penchant abject à se rabaisser au niveau des êtres les plus vils, en l'occupant sans cesse d'objets matériels. Alors son âme s'est dégoûtée d'elle-même ; elle a rougi de sa céleste origine et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au dernier souvenir. Cet amour immense, qui fait le fond de son être, elle l'a détourné de son cours pour l'appliquer uniquement aux corps ; elle les a aimés comme sa fin, elle a voulu s'identifier à eux, être périssable comme eux ; elle s'est dit : tu mourras ! et a tressailli d'espérance. »

Les voilà bien les raisons de l'indifférence du monde : tout ce qui réjouit le corps et les sens : bien-être, affaires, plaisirs. Il faut exhausser la vallée. Et l'exhausser ce sera la remettre au plan des intérêts supérieurs de l'homme : son âme et son éternité.

L'IMMACULEE CONCEPTION

DEUX SOLENNITÉS : L'IMMACULÉE, REINE DE L'UNIVERS

Depuis un an le monde entier se prépare, sur l'invitation du Pape, à célébrer le centenaire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception (8 décembre 1854). Depuis un an nous redisons à l'Immaculée, à la suite de Pie XII, « notre admiration et nos chants pour l'incomparable richesse des dons sublimes dont Dieu l'a comblée au-dessus de toutes les autres créatures, depuis le premier instant de sa conception jusqu'au jour où, élevée au ciel, il l'a couronnée *Reine de l'univers* ». Sans doute, quand il composait cette prière, à la veille de l'Année mariale, Pie XII songeait à cette célébration de la royauté de Marie, par laquelle il la couronnerait. Deux fêtes grandioses qu'il nous convient d'évoquer aujourd'hui, pour remplir nos âmes d'allégresse et de saintes résolutions : *celle d'hier* et *celle d'aujourd'hui,* la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception le *8 décembre 1854,* la proclamation de la royauté universelle de Marie le *1er novembre 1954.*

Pages d'histoire plus que de doctrine. Mais cette histoire les chrétiens ont besoin de la connaître. Au mois d'octobre dernier, à un dîner d'écrivains catholiques, un convive me posait cette question : « Mais, au fait, pourquoi cette année est-elle une année mariale ? »

I. — *Le 8 décembre 1854*

Ce 8 décembre 1854 a laissé une impression impérissable, qui s'est répercutée dans le monde entier, qui se prolonge depuis un siècle.

Ce jour-là, dans la Basilique Saint-Pierre à Rome, se déroula la cérémonie de la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Aujourd'hui avec les moyens de transport multipliés, les haut-parleurs, la radiodiffusion et la télévision on peut voir plus grandiose. Mais alors, jamais depuis le Concile de Trente, on n'avait vu autour du Pape une assemblée pareille de prélats, près de 200 : cardinaux, archevêques, évêques, ni une telle foule : quelque 50.000 fidèles. Le moment pathétique de cette cérémonie fut celui où Pie IX lut le décret qui définissait que

« la doctrine qui enseigne que la Bienheureuse Vierge Marie, dès le premier instant de sa conception, a été, par une grâce et un privilège spécial du Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu et par conséquent doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles » *(Bulle Ineffabilis).*

Il se produisit, à ce moment, un phénomène qui frappa beaucoup les spectateurs. Ce 8 décembre 1854, un ciel nuageux pesait sur Rome : or, à l'instant de la proclamation solennelle, il y eut une éclaircie soudaine et un rayon de soleil, filtrant par une des fenêtres de la coupole, mit en pleine lumière le visage du Pape...

Il y eut chose plus merveilleuse encore dont bénéficia le Pape de la définition. Il fut seul à en faire l'expéience, mais il le raconta plus tard, quelques années après. Et on ne peut mettre en doute sa confidence.

« Ce que j'ai éprouvé, a-t-il raconté, ce que j'ai appris en définissant ce dogme est si grand que nulle langue humaine ne pourrait l'exprimer. Quand je commençai à promulguer le décret dogmatique, je sentis ma voix impuissante à se faire entendre à l'immense multitude de 50.000 personnes qui se pressait dans la basilique vaticane. Mais quand je parvins à la formule de la définition Dieu donna à la voix de son Vicaire une telle force et une si grande vigueur surnaturelle qu'elle résonna dans toute la basilique. Et je fus si impressionné d'un tel secours divin que je fus contraint de suspendre un instant la parole pour donner libre effusion à mes larmes. De plus pendant que Dieu proclamait le dogme par la bouche de son Vicaire, Dieu lui-même communiqua à mon esprit une connaissance si claire et si large de l'incomparable pureté de la T. S. Vierge, qu'étant perdu, comme dans un abîme, dans la profondeur de cette connaissance que nulle langue ne pourrait décrire, mon âme demeura inondée de délices inénarrables, de délices qui ne sont pas de la terre et qui ne peuvent s'expérimenter qu'au ciel... Je ne crains pas d'affirmer que le Vicaire de Jésus-Christ eut besoin d'une grâce spéciale pour ne pas mourir de bonheur sous l'impulsion de cette connaissance et de ce sentiment de la beauté incomparable de Marie Immaculée. »

Si Pie IX fut seul à éprouver ces sentiments qui touchent aux phénomènes de la mystique, tous les chroniqueurs du temps ont noté la force de sa voix et son émotion qui le contraignit à s'arrêter par trois reprises afin de reprendre souffle.

Alors les salves du canon du château Saint-Ange annoncèrent le glorieux événement ; de riches tentures pendirent aux balcons des pa-

lais romains ; toutes les maisons pavoisèrent et la nuit les illuminations étendirent sur la ville un véritable champ d'étoiles.

Toute la terre tressaillit. Dans le moindre petit village chrétien il y eut festivités. On aime à relire, par exemple, l'enthousiasme du Saint Curé d'Ars et de ses paroissiens. On illumina. Le Saint mit lui-même les cloches en branle. Elles sonnèrent si longtemps qu'on accourut des villages voisins, craignant un incendie.

« Cette fête fut vraiment l'un des plus beaux jours de sa vie. Presque septuagénaire, il paraissait rajeuni de vingt ans. Jamais enfant ne fut plus heureux de voir triompher sa mère, et c'est lui qui avait inspiré et organisé cette immense manifestation de joie » (Mgr Trochu, *Le Curé d'Ars*, p. 467-468).

Depuis un siècle Rome illumine chaque année le 8 décembre.

II. — *Le 1er novembre 1954*

Ces souvenirs nous pouvons plus que les revivre par la pensée. Pie XII a voulu nous en donner comme une répétition par la solennité de l'institution de la fête de la royauté de Marie et du couronnement de l'image de N.-D. *Salus Populi romani.* Démonstration plus grandiose encore que celle du 8 décem-1854 puisque les progrès modernes ont permis au monde entier d'y participer.

Nombreux peut-être parmi vous ceux qui auront été à l'écoute ce 1er novembre dernier, fête de la Toussaint, et qui pendant deux heures à leur poste de radio se seront crus transportés à Rome même, sur la place Saint-Pierre et dans la Basilique Vaticane, mêlant leurs voix et leurs acclamations à celles de la foule, chantant avec elle le *Salve Regina* ou l'*Ave Maria* de Lourdes, suivant le déroulement des cérémonies de la décoration des bannières mariales de tous les pays et du couronnement de la Madone de S. Luc, écoutant la voix du Pape, priant avec lui, recevant sa bénédiction à la Ville et à l'univers.

Le Pape avait voulu cette glorification, il nous l'a dit dans l'encyclique *Ad cœli Reginam,* pour mettre le comble aux manifestations de sa piété mariale et pour répondre aux requêtes du monde entier en faveur de la royauté de Marie, mais aussi « pour conclure heureusement l'Année mariale qui touche désormais à son terme ».

Elle ne pouvait s'achever en plus exaltante beauté que par cet hommage à la royauté de Marie, au jour anniversaire de la définition de son Assomption, qui est le mystère de son couronnement au ciel. Comme l'écrit Pie XII « pour nous aider à comprendre la dignité sublime que la Mère de Dieu a atteinte au-dessus de toutes les créatures, nous pouvons considérer que la T. S. Vierge, depuis le premier instant de sa conception, fut comblée d'une telle abondance de grâces qu'elle dépassait la grâce de tous les saints. Aussi, comme l'écrivait notre prédécesseur Pie IX d'heureuse mémoire, dans la bulle *Ineffabilis Deus,* bien au-dessus de tous les anges et de tous les saints, le Dieu ineffable a enrichi Marie avec munificence de tous les dons célestes, puisés au trésor de la Divinité ; aussi toujours préservée des moindres souillures du péché, toute belle et parfaite, elle a atteint une telle plénitude d'innocence et de sainteté qu'on ne peut en imaginer de plus grande au-dessous de Dieu et que jamais personne, sauf Dieu lui-même, ne réussira à la comprendre » *(Ad cœli Reginam).*

Aussi, en décrétant et en instituant cette fête de Marie Reine, qui se célébrera chaque année dans le monde entier le 31 mai, le Pape a-t-il ordonné également que ce jour-là, on renouvelle la Consécration du genre humain au Cœur Immaculé de la Bienheureuse Vierge Marie.

Et en effet, si la royauté de Marie repose avant tout sur ses titres de Mère de Dieu et d'associée à notre Rédemption et à notre sanctification, il n'en reste pas moins que déjà par son Immaculée Conception la T. S. Vierge avait acquis une royauté d'honneur et de prééminence sur toute la création, sur tous les saints et tous les anges eux-mêmes, par cette plénitude de grâce qui l'élève non seulement au-dessus de l'ordre naturel créé, mais encore au-dessus de tous ceux qui bénéficient de l'ordre surnaturel.

Oui, heureuses solennités et heureuse promotion de la royauté de Marie qui s'harmonisent si bien à son privilège d'Immaculée ! Elles nous permettent de revivre l'allégresse du 8 décembre 1854, de nous unir à son enthousiasme, d'en recevoir un nouvel élan pour notre piété mariale. La Vierge Immaculée règnera désormais davantage sur les âmes : elle sera leur inspiratrice, leur modèle, leur sanctificatrice, car plus encore que par le passé, elles se pénétreront de son esprit, méditeront ses exemples, lui demanderont les grâces dont elle est l'universelle dispensatrice.

* *

Que ce renouveau de joyeuse et solide piété mariale s'accomplisse surtout dans notre pays. Chantons-lui, non seulement de toute notre voix mais aussi de tout notre cœur, *Chez nous soyez Reine !* car noblesse oblige.

En effet, Dieu a voulu se servir de la France pour préparer la voie à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception par la manifestation de la Médaille miraculeuse et c'est encore de la France qu'il s'est servi pour confirmer d'une façon populaire la parole du Pape par les apparitions de Lourdes. C'est de France qu'est parti au début de ce siècle le plus puissant mouvement en faveur de la royauté de Marie et la couronne mise au front de la Madone, Salut du Peuple romain, porte à son centre une topaze offerte jadis par un de nos rois et que le Comité des Congrès marials français a donnée au Pape pour cette solennité.

Réponses de la France aux prévenances de l'Immaculée. Mais la réponse sur laquelle elle compte surtout est celle de notre vie. Marie Reine est Reine surtout des cœurs. Elle doit recevoir l'hommage de notre amour, d'un amour vrai, qui se témoigne par notre vie de fidélité à son Fils selon son invitation : « Faites tout ce qu'il vous dira... »

NOTRE-DAME DE TOUTE L'ANNEE

XV

Fête de la Médaille miraculeuse

(27 novembre)

S'il est une fête de la Sainte Vierge à célébrer avec ferveur et reconnaissance en cette Année mariale du 1er centenaire de l'Immaculée Conception, c'est assurément celle-ci. La manifestation de la médaille miraculeuse, rue du Bac, le 27 novembre 1830, sa floraison de prodiges, sa diffusion furent le porche magnifique de l'entrée de la Vierge, acclamée Immaculée par l'Eglise.

« La mission de préparer les peuples à la définition du dogme de l'Immaculée Conception est un des beaux titres de gloire de Ste Catherine Labouré. La belle prière enseignée par elle, courte, claire, facile à retenir, connue de tous aujourd'hui : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous », a plus fait pour la connaissance universelle du grand privilège de Marie, que les livres des théologiens et les discours des prédicateurs. C'est à cette prière, c'est à l'Immaculée Conception, que les grâces et les prodiges accordés avec profusion avec la médaille, depuis 1830, sont attribués, c'est à l'Immaculée Conception que vont les prières, les espérances, la foi, l'amour des cœurs reconnaissants... En 1854 Pie IX peut proclamer solennellement le dogme de la Conception Immaculée de Marie. Le monde, prêt à recevoir cette définition, lui fera l'accueil le plus enthousiaste. La Vierge a disposé elle-même les esprits par son infinie bienveillance et pour arriver à ses fins, elle a daigné se servir de l'humble Sœur Catherine... » (L. Misermont, *La bienheureuse Catherine Labouré,* t. II, p. 248 et 253).

De la Bienheureuse *Catherine Labouré,* et de M. *Dufriche Desgenettes,* et du P. *Alphonse-Marie Ratisbonne.* Refaisons cette histoire merveilleuse.

I. — *Sainte Catherine Labouré*

Ce soir du samedi 27 novembre 1830, veille du 1er dimanche de l'Avent, au cours de l'oraison du soir dans la chapelle du « Séminaire » — du Noviciat — de la rue du Bac, Sœur Catherine Labouré, jeune novice. déjà favorisée de plusieurs manifestations surnaturelles, reçoit la grâce d'une nouvelle apparition de la Sainte Vierge. Sur la fin, il se forme, autour de la Vierge aux rayons, un tableau un peu ovale, sur lequel elle peut lire, écrit en lettres d'or, ces paroles : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Puis le tableau sembla pivoter sur lui-même et présenta tout un ensemble emblématique : au centre, en gros caractère, et surmonté d'une Croix, l' « *M* », monogramme de Marie ; un peu au-dessous, deux cœurs, celui de gauche entouré d'une couronne d'épines, celui de droite percé d'un glaive ; enfermant le tout, une constellation « Faites, faites frapper une médaille sur ce modèle. Toutes les personnes qui la porteront avec confiance et diront cette prière jouiront d'une protection toute spéciale de la Mère de Dieu et recevront de grandes grâces. »

Mais le confesseur de la novice, le P. Aladel, confident de la révélation, ne semblait pas pressé de réaliser les désirs de sa pénitente. Les mois passaient. Les choses en restaient toujours là. Dans une de ses communications avec la Vierge, la novice, qui avait l'impression du mécontentement de Marie, s'excusa auprès d'elle :

— Ma bonne Mère, vous voyez bien que le P. Aladel ne me croit pas.

— Sois tranquille. Un jour viendra où il fera ce que je désire. Il est mon serviteur et il craindrait de me déplaire.

Ce jour vint, en effet, le 30 juin 1832, moins de deux ans après la demande de la Sainte Vierge. Avec l'approbation et même l'encouragement de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, la médaille sortait des ateliers de M. Vachette (54, quai des Orfèvres). Et bientôt M. Vachette ne suffit plus à la demande. On frappa la médaille à Paris dans plusieurs maisons ; à Lyon, à Toulouse, à Marseille. à Vannes, à Bordeaux. On en réclamait de l'étranger comme de la France et l'invocation : « O Marie conçue sans péché » fut gravée en espagnol, en italien, en flamand, en allemand. Dans l'espace de quatre ans, on écoula des milliers d'exemplaires, et en tout métal : cuivre, argent ou or.

Succès foudroyant. Il n'est question que des prodiges opérés par la médaille. Elle est la médaille qui *protège,* qui *console,* qui *guérit,* qui *convertit.* Un an seulement après la mise en circulation, elle a déjà conquis le nom qu'elle gardera, tant sont nombreux les miracles qu'on lui attribue. Elle avait reçu des appellations multiples : « nouvelle médaille »; « médaille des Filles de la Charité » ; « médaille de Marie conçue sans péché ». Maintenant, on ne l'appelle plus que la « médaille *miraculeuse* ».

On devine par là combien devient familier aux fidèles le privilège, non encore défini par l'Eglise, de la Conception immaculée de la T. S. Vierge.

II. — *Monsieur Dufriche Desgenettes*

Et voici que la Sainte Vierge, comme si cela ne suffisait pas encore, suscita dans un de ses bons serviteurs un nouveau propagandiste de sa médaille.

En 1836, M. Dufriche Desgenettes, sous l'inspiration du ciel a consacré sa paroisse de Notre-Dame des Victoires au Cœur immaculé de Marie ; il a établi sous ce vocable une confrérie bientôt érigée en archiconfrérie. Et il a choisi pour insigne de ses associés la médaille miraculeuse.

Or cette consécration a produit instantanément des prodiges de conversion. L'église de N.-D. des Victoires, vide jusqu'ici aux offices du dimanche, au point que l'herbe poussait entre les pavés de la place des Petits-Pères, se remplit dès la premnère convocation aux exercices de la Confrérie. Toutes les paroisses de la France et du monde demandent à

s'affilier à l'Archiconfrérie du « Cœur immaculé de Marie, refuge des pécheurs ».

Même aujourd'hui que ce courant continue de Notre-Dame des Victoires, on a peine à se représenter le centre de diffusion de la Médaille miraculeuse que N.-D. des Victoires fut à l'époque. Les demandes affluaient des cinq parties du monde. En 1840, l'abbé Théodore Ratisbonne, le frère aîné d'Alphonse qui va être le converti de la Médaille miraculeuse, écrivait à un correspondant, alors qu'il faisait fonction de sous-directeur de l'Archiconfrérie : « Voilà douze jours que je n'ai pu aller à Juilly. M. Desgenettes me retient : il est accablé de lettres qui lui arrivent de tous les points de la catholicité. *La sacristie de Notre-Dame des Victoires est une petite Rome.* »

Nous avons un témoignage contemporain de cette large diffusion de la Médaille miraculeuse grâce à Notre-Dame des Victoires. En 1850, paraît la vie du Bx Pierre Fourrier, par M. Chapia, curé de Damas-devant-Dompaire (Vosges). Et à propos des billets, répandus par le saint, portant l'affirmation du privilège de l'Immaculée Conception : « Marie a été conçue sans péché », l'historien note : « En France la médaille frappée à cette devise n'est guère répandue que depuis dix ans, et comme insigne des membres de l'Archiconfrérie de N.-D. des Victoires. En Lorraine, depuis plus de deux siècles, elle est d'un usage courant... ». Ainsi en 1850, vingt ans après la manifestation de la rue du Bac et quatorze ans après l'érection de la Confrérie de Notre-Dame des Victoires, c'est à cette confrérie qu'un contemporain attribue d'avoir le plus propagé la Médaille miraculeuse de la rue du Bac [1].

Ce que l'on constate aussi c'est l'influence de cette dévotion sur les événements. En 1840, émus par la renommée de tant de miracles, dix archevêques de France, ceux de Cambrai, Albi, Besançon, Bordeaux, Sens, Avignon, Auch, Reims, Bourges, Lyon et leurs 41 évêques suffragants s'adressent au pape Grégoire XVI. Ils lui demandent, par leur lettre collective, que le privilège de l'Immaculée Conception de Marie soit défini dogme de foi.

Mais la Sainte Vierge elle-même, qui jusqu'ici avait mené les événements, se préparait à porter le dernier coup aux hésitations de Rome.

III. — *Le Père Marie Ratisbonne*

Ce fut la conversion retentissante d'Alphonse Ratisbonne dans l'église de Saint André delle Fratte à Rome en 1842.

Fils d'un riche banquier juif de Strasbourg, Alphonse Ratisbonne alors âgé de 27 ans, était en réalité un athée et même un sectaire. « J'étais juif de nom, écrira-t-il luimême, voilà tout, car je ne croyais même pas en Dieu. Je n'ouvris jamais un livre de religion, et dans la maison de mon oncle, pas plus que chez mes frères et sœurs, on ne pratiquait la moindre prescription du judaïsme ».

[1] Voir *Ami du Clergé,* 12-6-54, p. 364.

Même un jour, en 1840, indigné et furieux, il avait violemment écarté du lit d'un neveu gravement malade, son frère Théodore, qui avait voulu l'approcher dans l'espoir de le baptiser avec le consentement du père.

Fin 1841 et début 1842, il se trouvait à Rome, nourrissant le projet d'un voyage à Naples et en Orient. Il y avait rencontré un ami de son frère, le baron de Bussière, protestant converti. Il estima politesse de prendre congé de lui. Mais celui-ci avait résolu de gagner son âme. Il finit par lui faire accepter en souvenir une Médaille miraculeuse, non sans essuyer les plaisanteries et les brocards de Ratisbonne.

Quelques jours après, le 20 janvier, M. de Bussière l'apercevant l'invite à monter dans sa voiture. On s'arrête devant l'église de St-André delle Fratte, où le baron a une affaire à régler près du clergé. Il n'en a que pour une minute, et pendant ce temps son ami pourra visiter l'église en curieux. La Sainte Vierge l'attendait là.

« Cette église est pauvre et déserte, a-t-il raconté... Aucun objet d'art n'attirait mon attention... Bientôt je ne vis plus rien... ou plutôt je vis une seule chose. Comment serait-il possible d'en parler ? Oh ! non, la parole humaine ne doit pas essayer d'exprimer ce qui est inexprimable ; toute description, quelque sublime qu'elle puisse être ne serait qu'une profanation de l'ineffable réalité... »

Que s'était-il passé ? Il le confiait quelques minutes plus tard à un P. Jésuite du Gesù, où venait de le conduire sur sa demande de Bussière. Tirant la médaille, reçue avec force plaisanteries, il la baisa cette fois avec amour en s'écriant :

« *Je l'ai vue !* je l'ai vue !... j'étais depuis un instant dans l'église, lorsque tout-à-coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux. Tout l'édifice était comme voilé à mes regards ; une seule chapelle avait pour ainsi dire concentré toute la lumière ; et au milieu de ce rayonnement, a paru debout sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie telle qu'elle est sur la médaille ; une force irrésistible m'a jeté vers elle. La Vierge Marie m'a fait signe de la main de m'agenouiller. Elle a semblé me dire : C'est bien. Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris. »

Onze jours seulement après, le juif converti par Notre-Dame recevait le baptême, la confirmation, l'eucharistie.

L'événement fit à Rome une sensation profonde. L'année suivante le card. Lambruscmini, secrétaire d'Etat, publiait son grand ouvrage sur l'Immaculée Conception. où on peut bien voir que ce fut sous l'impression profonde, causée par la conversion retentissante à Rome même de l'isréalite Ratisbonne.

* *

Ce doit être pour les catholiques de France un sujet de fierté, de reconnaissance et d'espérance que Dieu ait élu notre terre, à la rue du Bac, pour préparer les voies ; à Lourdes, pour porter témoignage à la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Que d'autres pays pouvaient le mériter davan-